

quatre cents temples magnifiques, où l'on adorait trente mille dieux ; vingt fontaines alimentées chacune par des fleuves entiers détournés de leurs cours au moyen de vastes aqueducs aux arcades gigantesques ; 36 arcs de triomphe dont les restes que nous voyons aujourd'hui nous étonnent par leur magnificence ; des places publiques où l'on voyait, suivant l'expression du temps, des troupeaux de chevaux de bronze et des armées de statues environnées de forêts de colonnes ; vingt amphithéâtres, dont plusieurs pouvaient contenir cent mille spectateurs et où l'on se trouvait à l'abri des rayons du soleil au moyen d'un immense voile de pourpre parsemé d'étoiles d'or, qui couvrait toute l'enceinte ; quarante bains publics, où trois mille personnes pouvaient se baigner à la fois ; les pavés en étaient de marbre, les murs incrustés de pierres précieuses, les voûtes étincelantes de peintures et d'or, les meubles de porphyre ou d'ivoire, tout, enfin, d'un luxe inouï. De simples particuliers avaient des palais où ils pouvaient jouir à la fois de tous les plaisirs, et de la campagne et de la ville. Ils avaient créé, dans l'enceinte de leurs demeures, des étangs, des ruisseaux, des fleuves, des lacs, et même des mers ; ils avaient des forêts, des bosquets, des grottes, des chaumières, des arbres et des plantes de tous les climats, comme aussi des animaux de toutes les espèces. Ils pouvaient, sans sortir de chez eux, trouver des cirques, des hippodromes, et des salles de festins où quelques-uns faisaient des repas de cinquante mille écus, dans des plats de pierres précieuses et sur des tables toutes étincelantes d'or.

Mais, tant de luxe nécessitait une dépense ruineuse ; or, ce n'était qu'à force de contributions, imposées aux peuples conquis, que les Romains pouvaient satisfaire le goût de tant de prodigalités ; et, pendant que Rome se prétendait heureuse, que de milliers de peuples ne devaient prononcer son nom que pour le maudire, écrasés qu'ils étaient sous le joug de la plus dure tyrannie ! Tous les moyens étaient employés par les vainqueurs pour arracher jusqu'aux dernières ressources aux misérables vaincus ; demandes, menaces, violences, fraudes, violation des droits les plus sacrés ; on faisait jouer tous les ressorts de la rapacité la plus éhontée. En un mot, pendant que Rome regorgeait de richesses, le monde entier était au comble de la misère. A Rome même, on trouvait le spectacle du malheur, et deux millions d'hommes enchaînés et réduits à l'esclavage étaient sacrifiés aux caprices et aux jouissances des heureux maîtres du monde ; et de plus, que pouvaient ressentir de désespoir et de douleur, ces troupeaux d'esclaves que l'on conduisait comme de vils animaux pour servir de pâture, dans le cirque, aux bêtes féroces, et de spectacle à ces démons à figure humaine ? Que de malédictions pour la ville superbe !

L'esclave était plus malheureux qu'une bête de somme, car non-seulement il pleurait sur ses maux présents et sur ceux de l'avenir qui lui étaient le reste de consolation que l'espérance aurait pu lui donner, sa vie même n'était qu'un jeu pour son maître cruel, qui ne tenait aucun compte de ses affections les plus chères. En un mot, à Rome même, un peuple de deux millions gémissait dans la plus affreuse misère. Rome ne pouvait procurer à quelques centaines de familles de telles jouissances qu'en écrasant non-seulement ces millions d'esclaves, mais en foulant aux pieds les droits les plus sacrés des peuples courbés sous le joug de sa tyrannie : ainsi les misères les plus affreuses et des malheurs inouïs dans l'univers entier faisaient le pendant du luxe et des plaisirs des citoyens Romains.

Tel était le monde antique.

Mais ce n'est pas tout : cette splendeur, la perte du monde, était celle de Rome même. Tous les peuples étaient ruinés et anéantis pour y contribuer, et ses heureux possesseurs n'y trouvaient qu'un scandale, un piège, et la dernière corruption ; et c'est là le sujet pour nous, d'une dernière réflexion sur le triste état du monde antique.

Le vice et le mal régnaient dans tous ces cœurs comblés de jouissances ; la honte du mal avait disparu ; on se vantait de ses crimes comme des plus beaux exploits ; chacun se piquait d'acquiescer par le crime une célébrité que les anciens avaient tâché de mériter par la vertu. La dissolution des mœurs avec ses funestes suites s'était introduite partout, et même dans les premières familles, dont elle avait brisé tous les liens ; et oserait-on jamais croire, que la religion avilie, était devenue une école de tous les vices les plus abominables ? Trois choses étaient les seuls mobiles de Rome : la soif de l'or, la soif de la chair, la soif du sang ; on cherchait, en même temps, et par toutes les voies, et à accumuler de grandes richesses et à satisfaire les plus odieuses passions, et, enfin, pour dernier plaisir, on se baignait dans le sang pour chasser l'ennui, le blâsment et les dégoûts de l'orgie. La famille soumise au despotisme d'un chef livré à toutes ses passions, n'a plus aucun soutien ; la vertu, le seul lien qui répondit de sa sûreté a disparu, et comme une suite indispensable du règne de l'impu-

reté et de la débauche, le fondement de la famille, le mariage est avili, la femme méprisée et regardée comme une propriété sans âme ; elle n'est plus la compagne de l'homme, mais sa victime. Il la garde tant qu'elle lui plaît et il la renvoie à l'instant où le caprice la lui fait dédaigner. La vie de la femme n'était qu'un martyre : esclave chez son père, qui avait droit de vie et de mort sur elle, esclave de son mari, qui avait la même puissance, et, enfin, sans lieu avec ses enfants, elle ne pouvait jamais trouver de consolation ni avec les uns, ni avec les autres. Quand elle ne plaisait pas à son maître, ou quand ses soins n'étaient plus regardés nécessaires pour le fruit de ses entrailles, elle était chassée de la maison, rejetée sur le pavé, et même parfois écrasée par les pompeux équipages de ceux dont elle avait été et l'épouse et la mère.

Les empereurs eux-mêmes qui, par leur position, auraient dû songer à maintenir le règne de l'ordre et de vertu, ne se signalaient que par les désordres et les cruautés les plus atroces. Tantôt c'était un Tibère qui allait au cirque noyer ses ennuis dans des torrents de sang humain, ou qui ne se faisait aucun scrupule de faire mourir les premiers citoyens Romains, soit pour s'emparer de leurs biens, soit comme passe-temps. Tantôt c'était un Calligula qui nourrissait les bêtes de l'amphithéâtre avec la chair des prisonniers, qui, dans les sacrifices où il sacrifiait lui-même, assommait quelque fois en même temps le prêtre avec la victime, qui, dans une fête au bord de la mer se plaisait à faire jeter dans l'eau des milliers de spectateurs, pour se procurer le spectacle de l'agonie et des convulsions. Plus tard, c'était un Claude, qui joignait la bassesse la plus dégoûtante à la cruauté la plus atroce, ou un Néron, à jamais célèbre dans les annales du vice, qui, après avoir tué son frère, sa mère et ses sœurs, incendiait Rome pour avoir le plaisir de voir brûler une grande ville, et qui, poussant la barbarie encore plus loin, allait jusqu'à faire torturer des malheureux sous ses yeux pendant ses repas, ou à les faire brûler tout vifs en guise de flambeau, pour éclairer la salle du festin ; ou un Vitellius qui, en outre de sa barbarie, fut encore remarquable entre les autres par sa gloutonnerie ; ou un Héliogabale, qui, au milieu d'excès indiscibles, a eu le triste mérite d'inventer des mets, des vêtements, des profusions nouvelles, pour satisfaire son orgueil et ses passions.

Quelques-uns de ces empereurs étaient cependant des hommes très instruits et aux manières élégantes et distinguées ; la noblesse était peinte sur leur figure ; ils possédaient bien de ces qualités que le monde admire. Il y en eut même dont l'empire sur eux-mêmes et la modération nous donnent une idée des antiques vertus qui firent Rome reine de l'univers : tels sont les Titus, les Trajan, les Marc-Aurèle, les Antonin, les Adrien et les Septime-Sévère. On se demande pourquoi ces hommes tout-puissants n'ont pas réussi à régénérer Rome, puisqu'ils étaient vertueux, comme les autres étaient parvenus à la corrompre par leurs vices ? La Providence voulait nous montrer ainsi combien la sagesse humaine est impuissante lorsqu'elle est privée de l'appui de la sagesse divine, dit M. de Châteaubriand, et d'un autre côté, des hommes pauvres, obscurs, méprisés, qu'on ne voyait paraître que sur les échafauds comme les plus vils criminels, accomplissaient cette œuvre de la régénération du monde, où les empereurs, malgré toute leur puissance, avaient constamment échoué. C'étaient les envoyés du Messie, annonçant partout la vérité, éclairant tous les hommes, prouvant l'indépendance de la puissance divine.

Ainsi, cette grande prospérité de Rome, ces richesses excessives, tous ces plaisirs illimités qui faisaient gémir le monde entier, ne la conduisaient elle-même qu'à sa ruine. Les austères vertus des premiers Romains furent abandonnées, mais avec elles disparurent le courage, l'énergie et la force. La guerre, autrefois sacrée, était abandonnée aux barbares ; on aimait mieux se divertir dans Rome et confier la garde des frontières à des mercenaires qui apprenaient ainsi tous les secrets de la vieille tactique romaine ; les enfants, nous dit Quintilien, étaient initiés à tous les affreux mystères du vice. Avec un semblable ordre de choses l'empire s'anéantissait, la famille, qui en est le plus ferme soutien, se détruisait, et la génération qui devait succéder, ayant été élevée dans les rues, dans les bains, dans les cirques, n'offrait aucune ressource aux besoins et aux dangers de l'avenir.

Mais il nous reste encore d'autres choses à dire, c'est que la satisfaction de toutes les passions entraînaient le peuple dans des fureurs affreuses ; la soif de la chair amène celle du sang ; l'amour des plaisirs entraîne bientôt des dégoûts, des ennuis et des fureurs que l'histoire seule peut révéler. Pline, cet homme si remarquable par son talent dans la position la plus haute, nous révèle l'état du monde par le dégoût qu'il exprime de la vie ; il considère la vie comme un supplice ; il ne voit qu'un plaisir, c'est d'en sortir, et le seul moment heureux de cette vie, dit-il, c'est la mort. Voilà où en étaient arrivés les heureux du siècle. Sénèque, en-